

## LIEUX ET ROUTES EN MELANESIE

---

BONNEMAISON J.

### RESUME

De même qu'il existe plusieurs conceptions du monde et de l'histoire, il existe des conceptions différentes de l'espace, qui peuvent être antagonistes et fondées sur des "idéologies géographiques" au sens large. L'idéologie géographique occidentale est fondée sur la spatialité différentielle. Elle repose sur le système de la parcelle et de la frontière, c'est-à-dire sur le découpage du monde en ensemble spatiaux homogènes et séparés. D'autres modèles existent dans l'Océanie traditionnelle, où le monde est perçu comme un archipel animé et réuni par des réseaux. Ce n'est pas la spatialité différentielle qui compte, mais la spatialité réticulée des lieux et des routes. Le modèle des chaînages linguistiques en fournisse un exemple.

### INTRODUCTION

Les hommes des îles mélanésiennes ne sont pas d'espace, mais de lieux. Leur regard creuse la terre. Ce sont des arbres aux racines profondes qui creusent vers le bas, vers les assises magiques du monde. La vérité, la croyance de ces hommes se tient là, dans la profondeur vertigineuse du lieu et dans la communion avec les entrailles de la terre, un ventre dont ils sont le sang.

Les lieux mélanésien ne sont donc pas d'étendue, mais de profondeur. L'arbre est la métaphore de l'homme ; il s'élançe vers l'infini du ciel parce que ses racines cheminent dans la profondeur de la terre. L'homme qui se tient droit dans son lieu plonge avec lui dans la profondeur. De même lorsque l'arbre croît verticalement, il ne s'agit pas pour lui de gagner en surface, mais de s'élever, car l'étendue est une valeur horizontale et flottante, seul compte ce qui est vertical : la profondeur prime sur l'étendue.

Le paysage est ponctué d'arbres et de racines, l'espace est parsemé d'hommes-lieux. L'enracinement est sans doute la première des valeurs du peuple mélanésien.

Mais si les lieux font les hommes, ce sont les routes qui font les lieux. Ce peuple insulaire a conservé la mémoire de son origine, il est autant un peuple de voyages que de racines, un peuple de lieux qu'un peuple de routes.

Par des métaphores, la pensée mélanésienne exprime la dualité de l'origine. L'homme est un arbre, la société est une pirogue. L'identité de l'homme est donnée par le lieu, mais sa pirogue le tire vers la route. La pirogue n'existe que grâce à l'arbre où elle est creusée, mais son destin est de s'éloigner, de suivre une route qui mène de lieu en lieu, d'île en île. Elle est donc une valeur-voyage, un "territoire errant", qui tisse un lien entre les groupes locaux enracinés.

De chaque lieu partent en effet des routes dont le tracé en étoile dessine des itinéraires collectifs : si l'homme seul doit rester rivé à ses lieux, il doit en groupe explorer les routes de sa pirogue. L'échange avec l'extérieur est à ce prix et bien souvent l'alliance de mariage. Pas plus qu'il ne peut y avoir de lieu sans route, il ne peut y avoir d'homme sans pirogue. L'homme-arbre ne vit que par le groupe-pirogue qui lui donne les alliances nécessaires à sa survie et à sa reproduction.

Le territoire de la Coutume apparaît comme un segment de route, un nexus de lieux, un système d'arbres et de pirogues. L'espace insulaire est perçu comme la mer, le but n'est pas de le posséder, mais de le parcourir. Les lieux eux-mêmes sont des grappes d'îles égrénées le long des routes que suit la pirogue. Chaque territoire est un archipel de lieux entouré par une étendue mouvante de terre ou de mer que les routes de pirogues parcourent jusqu'à d'autres îles-lieux qui font partie de l'horizon de l'alliance et qui reproduisent plus loin le même système. et l'ouvrent vers d'autres routes

L'image de l'espace insulaire -l'île entourée d'eau que l'on atteint en pirogue- se reproduit dans les métaphores de l'organisation mentale de l'espace. Par la force de cette vision, l'espace déchiré redevient uni : l'homme de la pirogue peut enfin vivre sur l'île, comme s'il n'en était rien, comme si la rupture du lien n'avait jamais eu lieu, comme si "*l'harmonie préétablie*" était enfin retrouvée. Il compense alors le manque d'espace de ses territoires par la profondeur de ses lieux, il oublie la finitude de son espace grâce à l'infinité de ses routes.

La société mélanésienne s'affirme comme une société de racines et de voyages : ses arbres sont des pirogues et ses pirogues sont des arbres. Les territoires mélanésiens sont des réseaux de lieux égaux et interdépendants connectés par des cheminements d'alliance.

S'il n'avait pas gardé au plus profond de son identité cette ambiguïté initiale, l'homme des îles serait peut-être devenu fou. Les îles sont en effet les segments coupés d'un trajet-fondateur ; si le trajet meurt, chaque île revient à la solitude absolue de la déchirure originelle.

La société mélanésienne a cherché constamment à maintenir ouvert le lien qui permet le trajet. Elle a cherché à pallier le confinement de

l'espace en diversifiant son territoire, en l'enrichissant d'autant de signes et de lieux-symboles qu'il lui était possible d'en inventer ; elle a cherché ensuite à en briser les isolements physiques en faisant de chacun de ses lieux un carrefour de routes.

Les sociétés de l'archipel sont donc des sociétés du réseau construites dans un espace de relation aux structures fluides. Elles visent à redonner par la culture un lien que la nature refuse et à recréer un espace d'harmonie et de continuité dans un univers heurté par des ruptures physiques. Peut-être le paradigme de la société traditionnelle tient-il dans cette recherche du lien culturel qui réunit ce que la nature sépare ; peut-être repose-t-il sur la réponse de la culture dans le face-à-face qui la confronte à la nature. Les îles mélanésiennes dans cette perspective ne se sont jamais acceptées comme des îles ; elles restent ce qu'elles ont toujours été depuis le temps des origines, c'est-à-dire des pirogues, qui tissent les formes d'un réseau en toile d'araignée.

La métaphore de l'arbre et de la pirogue participe ainsi à un mouvement de pensée qui crée une vision de l'espace qui produit elle-même une conception de la société. Dans la vision traditionnelle de l'espace, faite d'entrecroisements de routes, d'enracinements de lieux, se succédant les uns aux autres, les territoires sont des grappes de lieux et l'espace lui-même est un système réticulaire, dont les mailles plus ou moins fines ou plus ou moins lourdes visent moins à encadrer l'étendue qu'à l'animer par le parcours.

L'espace réticulaire qui en ressort se construit sur des chaînages de lieux qui forment des routes d'alliance, et sur des territoires qui se succèdent le long d'un itinéraire. Le modèle en est donné par le "tissu de nexus" de l'espace linguistique mélanésien ; les quelques 100 ou 120 parlars de l'Archipel ne correspondent pas à des aires linguistiques, mais à des segments qui s'emboîtent en chaîne, créant ainsi des cheminements d'intelligibilité qui quadrillent l'Archipel. Les groupes mélanésiens sont du même ordre : ce ne sont pas des groupes clôturés par une "frontière", mais des réseaux de petites sociétés locales en communication constante les uns avec les autres selon leurs relations de proximité.

L'espace dans la société mélanésienne traditionnelle n'est donc pas perçu par ses divisions, ou par ses limites, mais par ses relations de route ; certaines routes sont amicales, d'autres sont hostiles. Les lieux eux-mêmes tirent leur justification profonde non pas de leur stabilité, mais de leur position sur la route. On comprend dès lors pourquoi le groupe local se définit à Tanna par la métaphore de la pirogue, car ce n'est pas la terre "possédée", mais la route suivie, c'est-à-dire ses alliances, qui en définitive fonde l'identité du groupe.

L'espace de la pirogue se confond avec le trajet qu'elle parcourt, avec la succession des segments de route mis bout à bout qui composent la route d'alliance. A chacun de ces segments correspond un territoire, c'est-à-dire un nodule, ou encore une maille plus ou moins stable et

plus ou moins lourde, mais qui n'existe que par la relation structurelle qu'elle entretient avec les autres mailles du réseau.

Ici, point de lieux centraux. L'organisation de l'espace selon des coeurs vivants et des périphéries déprimées est une réalité nouvelle issue de la construction étatique coloniale et de l'impact des réseaux modernes de commerce et de production. L'espace de la coutume pose à l'inverse comme axiome que chacun des lieux qui se succèdent sur la route est l'égal des autres. Pour que la relation puisse se poursuivre, l'existence et la bonne entente de chacun des segments de la route est en effet indispensable. Si l'un des chaînons saute, si l'un des lieux meurt, si l'un des lieux fait sécession, la route se brise : chaque lieu est donc l'indispensable complément de l'autre et par là son égal. La société du réseau ne peut fonctionner que par les connections multiples que chacun de ses éléments entretient en ordre topologique successif avec les autres.

Si l'espace réticulaire est une structure nouée par un système fluide en "tissu de nexus", il ne peut admettre de centre, par contre il vit par ses "fondations", les seuls lieux peut-être qui forment dans cet univers mouvant des points véritablement stables. Les routes mélanésiennes convergent vers des carrefours où elles se nouent à d'autres, mais elles remontent aussi vers les lieux de fondation qui sont ceux de leur commencement. En ces lieux de départ, se tiennent les principes fondamentaux de *l'origine*. A la différence du *lieu central* qui fait converger vers lui le reste de la structure, le *lieu de fondation* au contraire rejette vers l'extérieur les forces qui sourdent en lui ; loin de créer des périphéries, il recrée plus loin en d'autres lieux, des "mêmes", qui se succèdent en chaîne et portent son propre pouvoir ou une parcelle de celui-ci. Le lieu d'origine ou "primordial" produit l'espace reticulé et l'anime tout entier de son mouvement.

Du lieu jaillit la route mélanésienne qui continue de proche en proche et de loin en loin. La pirogue mélanésienne a pour destin d'étendre la relation d'alliance jusqu'aux plus lointaines limites de l'infini. Cet horizon ne se boucle pas sur lui-même, le lien qu'il projette est littéralement sans fin.

Cette perception de l'espace saisi comme une route engendre la société du réseau. Ce type de société ne peut exister que parce qu'il repose en sous-jacence et en harmonie avec un espace reticulé. A tout prendre l'espace n'est pas ici un "produit", il représente au contraire ce qui fonde la société et lui permet de se reproduire. En d'autres termes, comme l'écrivent F. Paul-Levy et M. Segaud "*les configurations spatiales ne sont pas seulement des produits mais des producteurs de systèmes sociaux ou, pour faire image, n'occupent pas seulement la position de l'effet mais aussi celle de la cause*" (L'Anthropologie de l'Espace, 1983, p. 19).